

Lausanne, 5 septembre 1874

Autor(en): **Favrat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 36

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 5 septembre 1874.

Samedi matin, 29 août, Lausanne était réveillée en sursaut par les joyeux éclats de la fanfare des cadets. Les classes supérieures de l'Ecole industrielle faisaient ce jour-là leur course annuelle, et la musique ne pouvait manquer d'annoncer cette nouvelle à la capitale. Mais le temps ne partageait point cette gaieté ; l'air était lourd et le ciel sombre. N'importe, toutes les mesures sont prises, il faut partir ; et, vers six heures, deux cent cinquante élèves environ, accompagnés de leurs maîtres, envahissent les wagons qui leur sont destinés. Nous allons à Gland et de là à Saint-Cergues. En wagon, la gaieté des écoliers est toujours folle ; mais aujourd'hui elle est tempérée par un brin d'inquiétude : les plus jeunes même consultent leurs voisins, observent le ciel et conjecturent. « Il pleut à Morges, » dit l'un ; « non, c'est du brouillard, » dit un autre. Cependant, voici la station de Gland. Il ne pleut pas, tout espoir n'est pas perdu, et nous voilà en route à travers les belles contrées de la Côte et du pied du Jura. D'ailleurs, nous avons des vivres pour une grande journée et au-delà, et grâce aux sages mesures du commissariat, un fourgon nous suit, chargé de centaines de *ballons* soit *micheelles*. Voici le village de Gland, fort ébahi de cette invasion subite, puis celui de Vich, non moins ébahi de nous voir passer, et se demandant où nous allons par le temps qu'il va faire. Enfin voici la pluie, douce rosée d'abord, puis averse, avec des éclats de tonnerre sur les flancs du Jura. Les optimistes rassurent la troupe : « C'est un orage, tant mieux, nous aurons le beau cette après-midi. D'ailleurs, nous arrivons à Genollier, où l'on doit faire halte, selon la feuille de route. » Les optimistes parlent d'or, mais il pleut toujours, il pleut ferme et dru et nous pressons le pas. Aux abords du village, la marche à volonté cesse, on se reforme, il s'agit de faire une entrée convenable. Les tambours battent, la musique joue une fanfare éclatante, et nous avons fort bon air, sur ma parole, bien que nous soyons trempés et que nos guêtres n'aient plus du tout leur blancheur virgine. Et maintenant je n'essaierai pas de vous décrire l'aspect pittoresque du village de Genollier, enlevé par surprise et transformé subitement en étape militaire ; je ne vous dirai point les auberges enva-

hies et les vivres consommés. Mais le chroniqueur ne saurait omettre l'amabilité des habitants, qui ouvrent leur porte à bon nombre de nos jeunes gens, les réconfortent et font sécher leurs habits. De son côté, la musique joue ses plus beaux airs et entretient la gaieté, de sorte que le mauvais temps ne réussit pas à nous assombrir.

Cependant il faut prendre un parti, enlever Saint-Cergues, style militaire, ou se replier sur Nyon. L'état-major tient conseil à l'auberge d'en-bas. L'opinion générale est qu'il pleuvra tout le jour et qu'il est plus prudent de battre en retraite. C'est ce que nous conseillent fortement MM. les instituteurs du collège de Nyon, qui ont bien voulu être de la partie et qui nous ont joints à Gland. Ce conseil de guerre, qui se tient à la lumière d'une chandelle, tant il fait sombre au ciel et dans la salle basse de l'auberge, décide enfin que la troupe se repliera sur Nyon. Le rappel bat, la colonne se réforme, on dit adieu aux braves gens de Genollier, et en route. Cette fois le fourgon nous précède, portant deux commissaires qui doivent télégraphier à Saint-Cergues que nous battons en retraite, vu le mauvais temps, et qui annonceront notre arrivée à Nyon.

Pour le moment, la course a l'air manquée, n'est-ce pas ? Eh bien ! nullement. D'abord il ne pleut plus, c'est déjà quelque chose ; et puis nous allons à Nyon, jolie ville que la plupart d'entre nous ne connaissent pas, et la fin de la journée aura dans tous les cas le mérite de l'imprévu. Cela fait que nous cheminons frais et dispos, et que nous atteignons en moins d'une heure et demie les faubourgs de Nyon. Mais nous ne devons pas y entrer sans une nouvelle *rincée* ; la pluie nous reprend vers le pont Morand et nous accompagne par toute la ville, jusqu'au château, dont les autorités ont fait ouvrir les portes et où nous trouvons un refuge. Alors, de guerre lasse, la pluie quitte tout de bon la partie, et bientôt quelques lambeaux de ciel bleu apparaissent sur les cimes du Jura. Une dépêche arrive de Saint-Cergues : le temps se remet, on nous attend. M. le directeur répond que nous sommes à Nyon et que nous y restons.

Au château, la municipalité a fait allumer du feu dans les salles, et nos jeunes gens se séchent une seconde fois, tandis qu'une collation leur est servie et qu'il leur est fait une seconde distribution de ballons. Bref ! la troupe s'est bientôt refaite et l'en-

train devient considérable. Après la collation, la troupe est licenciée; elle est libre jusqu'à deux heures, où elle doit se reformer pour une promenade au château de Prangins. Pendant ce temps, les maîtres de l'Ecole industrielle, avec leurs collègues de Nyon, s'en vont dîner à l'Ange, où le café leur est offert par les autorités municipales et scolaires. M. le directeur de l'Ecole industrielle saisit cette occasion pour remercier chaleureusement la municipalité et les membres de la commission des écoles pour l'accueil empressé et sympathique qui nous a été fait, et il porte un toast aux autorités de la ville de Nyon. M. le syndic répond par d'excellentes paroles, et porte un toast au corps enseignant et à la prospérité de l'Ecole industrielle. La musique, toujours infatigable, joue des airs de circonstance et continue d'embellir la fête.

A deux heures et demie, la colonne, de nouveau reformée et ralliée par le corps de Nyon, part pour le château de Prangins, musique en tête et bannières au vent. La garnison n'y comprend rien; elle regarde tout ahurie par les fenêtres, et se rendrait volontiers.... sur le préau, pour voir les en vahisseurs de plus près, mais elle est consignée.

Au retour à Nyon, nouvelle surprise. La troupe rentre au château pour une seconde collation, grâce à l'inépuisable amabilité de la ville et des autorités. Comme il reste du temps, le départ n'ayant lieu qu'à sept heures, des jeux sont ensuite organisés sur la magnifique place de Perd-Temps. Pendant ces ébats, les représentants des autorités et le corps enseignant du collège de Nyon s'entretiennent en *colloquium amabile* avec les maîtres de l'Ecole industrielle, et des toasts sont encore échangés. Mais l'heure s'avance, et la colonne, ou plutôt le cortège traverse une dernière fois la jolie ville pour se rendre à la station. Sur tout le parcours, de longues acclamations prouvent aux habitants la reconnaissance de nos élèves et le plaisir qu'ils ont éprouvé. A la gare, M. le directeur remercie encore une fois la cité hospitalière, ses magistrats et le corps enseignant de son collège, et propose à nos élèves trois vigoureux hourrahs à l'honneur de Nyon et de ses habitants. L'ordre est fidèlement exécuté, cela va de soi, et l'on monte en wagon après avoir donné des poignées de mains de tous côtés et s'être promis de se revoir. Un instant encore on voit les cadets de Nyon et ceux de Lausanne fraterniser aux portières, et le coup de sifflet se fait entendre.

La rentrée à Lausanne s'est faite en bon ordre; tout notre monde était encore gai et dispos, maîtres et élèves. Comme on le voit, ce n'est pas une course manquée, la ville de Nyon nous l'a admirablement raccomodée, et la course du 29 août comptera, dans les souvenirs des maîtres et des élèves, au nombre des plus réussies. Mais l'année prochaine il faudra absolument aller à St-Cergues, ne fût-ce absolument que pour remercier M. le syndic et ses habitants, qui avaient enguirlandé le village en notre honneur et nous préparaient une charmante réception.

L. FAVRAT.

Henri Cauderay.

Notre pays vient de perdre un homme jeune encore et qui, dans sa trop courte carrière, s'était acquis de nombreuses sympathies.

Henri CAUDERAY, inspecteur des télégraphes des chemins de fer de la Suisse occidentale, vient de succomber, à l'âge de 38 ans, à une maladie qu'un travail excessif avait certainement aggravée. Né à Aubonne, en 1836, dans une position des plus modestes, il fréquenta les écoles primaires de cette ville jusqu'à l'âge de 15 ans. Il entra à ce moment au service de l'administration des postes, d'abord à Aubonne, puis successivement à Lausanne, Morges, Yverdon, St-Gall et Berne. A Lausanne, il commença son apprentissage de télégraphiste; dès ce moment, sa voie était tracée. D'un esprit inventif et chercheur infatigable, il ne se contenta pas d'expédier et de recevoir des dépêches; l'électricité devint pour lui un champ d'expériences dans lequel il travaillait avec bonheur. A Yverdon, déjà, il fit sa première découverte sur l'application de l'électricité à la sécurité des chemins de fer. A St-Gall, il trouva le moyen de transmettre le courant électrique sans l'emploi des piles dans les stations intermédiaires.

En 1858, il revint à Lausanne en qualité d'inspecteur des télégraphes de l'Ouest-Suisse. Désireux d'ouvrir aux jeunes gens une nouvelle carrière, il s'empressa d'instituer, de concert avec M. Noguét, des cours de télégraphie. Nous l'avons vu, depuis cette époque, devenir l'un des membres très actifs de la Société vaudoise des sciences naturelles, à laquelle il communiquait le résultat de ses recherches. Esprit observateur, il voyait dans sa profession, non le métier qui devait le faire vivre, mais le moyen d'approfondir les mystères de cette puissante force naturelle, l'électricité, à laquelle il cherchait à arracher ses secrets pour en déduire des applications pratiques et utiles. Dans la Société industrielle et commerciale du canton de Vaud, nous l'avons vu également travailler avec une remarquable ardeur. Les membres de la Société, comme les élèves de celle-ci, ont profité à plusieurs reprises des conférences qu'il a données sur les applications de l'électricité. Une question le préoccupait beaucoup: c'était de propager dans nos campagnes de petites industries qui pussent se concilier avec le travail des champs et permettre d'utiliser les trop longs chômages de la saison morte. Il fit à ce sujet un travail important, que la Société a publié dans son bulletin et qu'elle a répandu dans le pays; Cauderay a eu le plaisir de voir réaliser une partie au moins de ses idées.

Nous tenons à rendre ici un sincère témoignage d'admiration et de reconnaissance à ce modeste enfant du peuple qui, sans avoir pu profiter même de l'instruction que donnent nos collèges, était arrivé, par un travail persévérant et tout personnel, à se faire une place honorable dans la science à laquelle il avait voué sa vie et s'était attiré l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient par son caractère simple et bon. Cauderay était un exemple,